



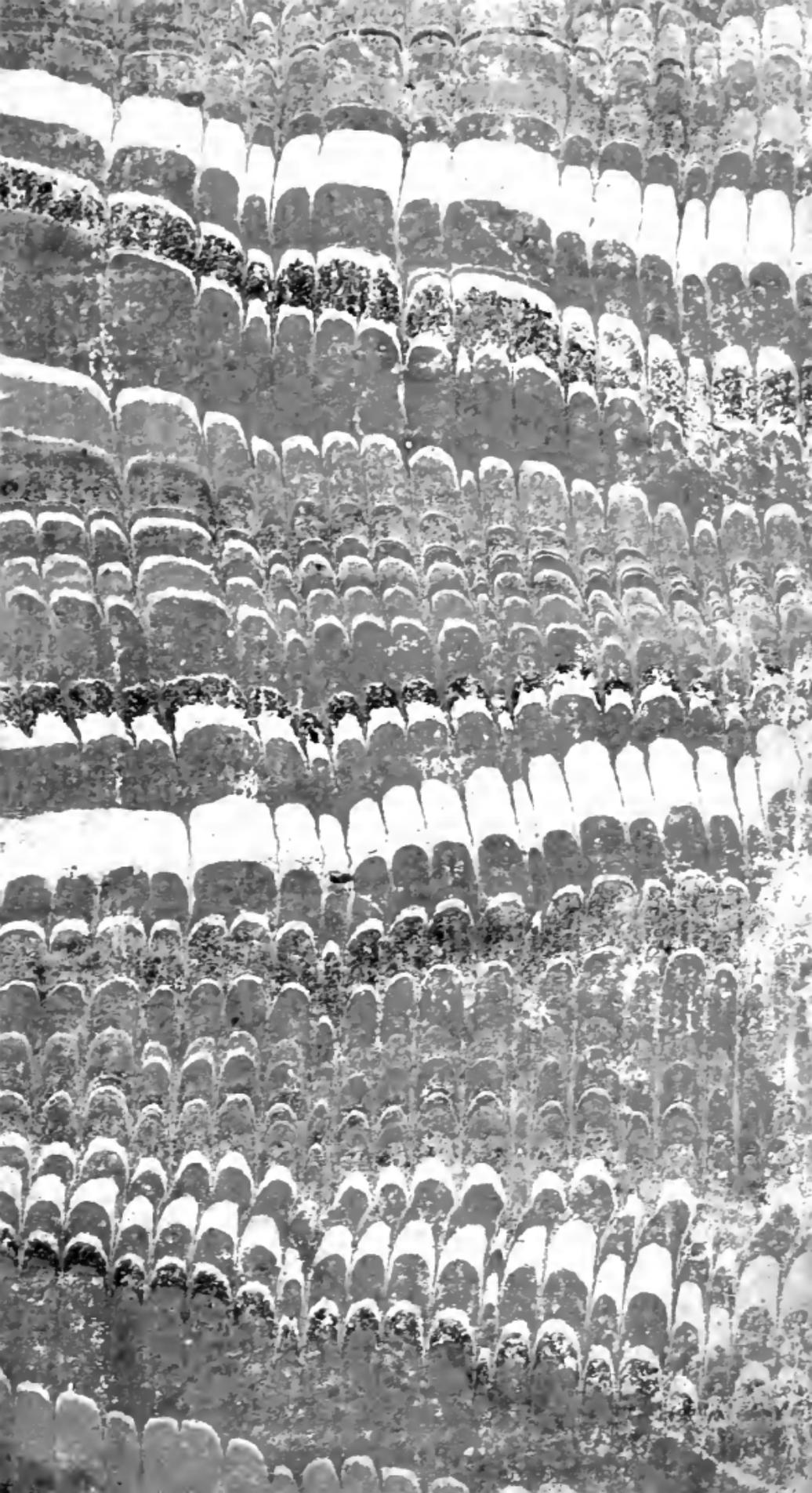
Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



Library
of the
University of Toronto



111 - Harry E. Hillen

June 1903

1740
4500

17



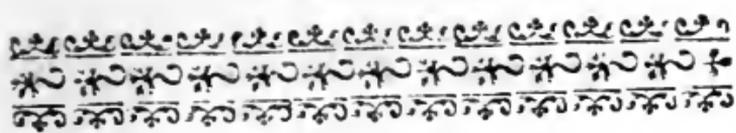
LE TEMPLE
DE
GNIDE.



A PARIS,
Chez SIMART, rue Saint Jacques,
au Dauphin.

M. DCC. XXV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



P R E F A C E

D U

TRADUCTEUR:

UN Ambassadeur de France à la Porte Ottomane , connu par son gout pour les lettres , ayant achetté plusieurs manuscrits Grecs , il les porta en France. Quelques - uns de ces Manuscrits m'étant tombez entre les mains , j'y ai trouvé l'ouvrage dont je donne ici la Traduction.

à ij

P R E F A C E.

Peu de Poëtes Grecs font venus jusqu'à nous , soit qu'ils ayent peri dans la ruine des Bibliothèques , ou par la negligence des Familles qui les possédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques pieces de ces tresors. On a trouvé des Ouvrages jusque dans les Tombeaux de leurs Auteurs ; & ce qui est à peu près la même chose , on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

Ce Poëme ne ressem-

P R E F A C E.

ble à aucun Ouvrage de ce genre que nous ayons.

Cependant les regles, que les Auteurs des Poëtiques ont prises dans la nature, s'y trouvent observées.

La description de Gnide, qui est dans le premier Chant, est d'autant plus heureuse, qu'elle fait pour ainsi dire naître le Poëme; qu'elle est non pas un ornement du sujet, mais une partie du sujet même: bien différente de ces descriptions que les anciens ont tant blâmées, qui sont étrangères & recherchées:

P R E F A C E.

*Purpureus latè qui splen-
deat unus & alter assui-
tur pannus.*

Les Episodes du second & du troisieme chant nais- sent aussi du sujet ; & le Poëte s'est conduit avec tant d'art, que les ornemens de son Poëme en sont aussi des parties necessaires.

Il n'y a pas moins d'art dans le quatrieme & le cinquieme chant. Le Poëte, qui devoit faire reciter à Aristhée l'histoire de ses amours avec Camille, ne fait raconter au fils d'An- tiloque ses aventures, que

P R E F A C E.

jusques au moment qu'il a vû Thémire; afin de mettre de la variété dans les recits.

L'histoire d'Aristhée & de Camille est singulière, en ce qu'elle est uniquement une histoire de sentimens.

Le nœud se forme dans le sixieme chant; & le denouement se fait très heureusement dans le septieme, par un seul regard de Thémire.

Le Poëte n'entre pas dans le détail du raccommodement d'Aristhée &

P R E F A C E.

de Camille : il en dit un mot , afin qu'on sçache qu'il a été fait ; & il n'en dit pas davantage , pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuse.

Le dessein du Poëme est de faire voir , que nous sommes heureux par les sentimens du cœur , & non pas par les plaisirs des sens ; mais que notre bonheur n'est jamais si pur qu'il ne soit troublé par les accidents.

Il faut remarquer que les Chants ne sont point distinguez dans la tra-

P R E F A C E.

duction : la raison en est que cette distinction ne se trouve pas dans le Manuscrit Grec , qui est tres ancien. On s'est contenté de mettre une Note à la marge au commencement de chaque chant.

On ne sçait ny le nom de l'Autheur , ni le temps auquel il a vécu : tout ce qu'on en peut dire , c'est qu'il n'est pas anterieur à Sapho ; puis qu'il en parle dans son ouvrage : il y a même lieu de croire , qu'il vivoit avant Terence , & que ce dernier a imité un

P R E F A C E.

passage qui est à la fin du second chant. Car il ne paroît pas que nôtre Auteur soit Plagiaire ; au lieu que Terence a volé les Grecs , jusqu'à inserer dans une seule de ses Comedies deux pieces de Menandre.

J'avois d'abord eu dessein de mettre l'Original à côté de la Traduction : mais on m'a conseillé d'en faire une édition à part , & d'attendre les sçavantes Notes qu'un homme d'érudition y prepare , & qui seront bien tôt en état de voir le jour.

P R E F A C E.

Quant à ma Traduction, elle est fidelle ; j'ai crû que les beautez qui n'étoient point dans mon Auteur, n'étoient point des beautez ; & j'ai pris l'expression qui n'étoit pas la meilleure, lorsqu'elle m'a paru mieux rendre sa pensée.

J'ay été encouragé à cette Traduction, par le succès qu'a eu celle du Tasse : celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carrière que lui ; il s'y est distingué d'une maniere à ne rien

PREFACE.

craindre de ceux même
à qui il a donné le plus
d'émulation.





LE TEMPLE

DE

GNIDE.



VENUS préfere le fé-
jour de Gnide à celui
de Paphos & d'Ama-
thonte. Elle ne def-
cend point de l'Olimpe , fans
venir parmi les Gnidiens. Elle
a tellement accoutumé ce peu-
ple heureux à fa vûe , qu'il ne
sent plus cette horreur faciée,
qu'inspire la prefence des Dieux.
Quelquefois elle fe couvre d'un
nuage , & on la reconnoît à l'o-

A

deur divine, qui sort de ses cheveux parfumez d'ambrosie.

La ville est au milieu d'une contrée, sur laquelle les Dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains; on y jouit d'un printemps éternel; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y regner, que pour répandre par tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse; vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les plaines; une chaleur douce fait tout éclore; l'air ne s'y respire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville est le Palais de Venus: Vulcain lui-même en a bâti les fondements; il travailla pour son infidelle, quand

il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me seroit impossible de donner une idée des charmes de ce Palais ; il n'y a que les Graces, qui puissent décrire les choses qu'elles ont faites. L'Or, l'Azur, les Rubis, les Diamans y brillent de toutes parts : mais j'en peints les richesses, & non pas les beautez.

Les Jardins en sont enchantez : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs Nimphes les cultivent, les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les Fleurs succedent aux fruits. Quand Venus s'y promene, entourée de ses Gniennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secreete ;

tout se répare en un instant,

Venus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide ; ses Nymphes se confondent avec elles : la Déesse prend part à leurs jeux, elle se dépouille de sa Majesté ; assise au milieu d'elles ; elle voit régner dans leurs cœurs la joye & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs ; le Berger vient les cueillir avec sa Bergere : mais celle qu'elle a trouvée, est toujours la plus belle ; & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les Nymphes approchent de ses bords, il s'arrête ;

& ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux tournent autour d'elle ; quelque fois il se souleve, pour l'embrasser mieux ; il l'enleve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la soutient sur ses flots ; & charmé d'un fardeau si cher, il la promene sur sa plaine liquide ; jusqu'à ce qu'enfin désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de Mirthe, dont les routes font mille détours. Les amans y viennent se conter leurs peines : l'amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrètes.

Non loin de-là est un bois

antique & sacré, où le jour n'entre qu'à peine: des chênes, qui semblent immortels, portent au ciel une tête qui se dérobe aux yeux. On y sent une frayeur religieuse: vous diriez que c'étoit la demeure des Dieux, lorsque les hommes n'étoient pas encore sortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumière du jour, on monte une petite colline, sur laquelle est le Temple de Venus: l'univers n'a rien de plus saint ni de plus sacré, que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple que Venus vit pour la première fois Adonis: le poison coula au cœur de la Déesse. Quoi, dit elle, j'aimerois un mortel! hélas je sens que je l'adore: quoiqu'il ne m'adresse plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les amours, lorsque piquée d'un deffi téméraire, elle les consulta avec les Graces. Elle étoit en doute, si elle s'exposeroit nue aux regards du Berger Troyen: elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses Nymphes la parfumerent; elle monta sur son char traîné par des Cignes, arriva dans la Phrygie. Le Berger balançoit entre Junon & Pallas; il la vit, & ses regards errerent & moururent: la pomme d'or tomba aux pieds de la Déesse; il voulut parler, & son désordre decida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Psichée vint avec sa mere, lorsque l'amour, qui voloit autour des lambris dorez, fut surpris lui même par un de ses regards. Il sentit tous les maux qu'il fait souffrir. C'est ainsi, dit il, que je

8 *Le Temple*

blesse ; je ne puis soutenir mon arc ni mes fleches. Il tomba sur le sein de Psichée : Ah ! dit-il , je commence à sentir que je suis le Dieu des plaisirs.

Lorsqu'on entre dans ce Temple , on sent dans le cœur un charme secret, qu'il est impossible d'exprimer : l'ame est saisie de ces ravissèmens , que les Dieux ne sentent eux mêmes , que lorsqu'ils sont dans la demeure celeste.

Tout ce que la nature a de riant , est joint à tout ce que l'art a pû imaginer de plus noble , & de plus digne des Dieux.

Une main , sans doute immortelle , l'a par tout orné de peintures , qui semblent respirer. On y voit la naissance de Venus ; le ravissement des Dieux , qui la virent ; son embaras de se voir

toute nue ; & cette pudeur , qui est la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la Déesse. Le Peintre a représenté le Dieu sur son char , fier & même terrible : la renommée volé autour de lui ; la peur & la mort marchent devant ses Courriers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée , & une poussiere épaisse commence à le dérober. D'un autre côté , on le voit couché languissamment sur un lit de roses : il sourit à Venus ; vous ne le reconnoissez qu'à quelques traits divins , qui restent encore. Les Plaisirs font des guirlandes dont ils lient les deux amans : leurs yeux semblent se confondre ; ils soupirent , & attentifs l'un à l'autre , ils ne regardent pas les amours , qui se joient autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le Peintre a représenté les Noces de Venus & de Vulcain : toute la Cour celeste y est assemblée : le Dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La Déesse regarde d'un air froid la joye commune : elle luy donne négligemment une main, qui semble se dérober ; elle retire de dessus lui des regards, qui portent à peine ; & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre Tableau, on voit Junon, qui fait la cérémonie du Mariage. Venus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidelité éternelle : les Dieux sourient ; & Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient, qui entraîne sa divine Epouse : elle fait tant

de résistance , que l'on croiroit que c'est la fille de Cerés que Pluton va ravir , si l'œil qui voit Venus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin delà , on le voit qui l'enleve , pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule : la Déesse se débat , & veut échapper des bras qui la tiennent : sa robe fuit ses genoux , la toile vole : mais Vulcain repare ce beau désordre , plus attentif à la cacher , qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poser sur le lit , que l'hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux ; & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune se retire : il est charmé de la voir s'éloigner. Les Déeses jouent entr'elles : mais les Dieux pa-

roissent tristes ; & la tristesse de Mars a quelque chose d'aussi sombre , que la noire jalousie.

Charmée de la Magnificence de son temple , la Déesse elle-même y a voulu établir son culte : elle en a réglé les cérémonies , institué les Fêtes ; & elle y est en même tems la Divinité , & la Piétresse.

Le culte qu'on lui rend presque par toute la terre , est plutôt une profanation , qu'une Religion. Elle a des Temples , où toutes les filles de la Ville se prostituent en son honneur , & se font une dot des profits de leur dévotion. Il y en a d'autres , où chaque femme mariée va une fois en sa vie se donner à celui qui la choisit , & jette dans le Sanctuaire l'argent qu'elle a reçu. Il y en a d'autres , où les Courtisannes de

tous les pays, plus honorées que les Matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin, où les hommes se font eunuques, & s'habillent en femme, pour servir dans le Sanctuaire; consacrant à la Déesse & le sexe qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent pas avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque Amant adresse ses vœux à sa Maîtresse, & Venus les reçoit pour elle.

Par tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Venus même : car la beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent

dans le Temple, demander à la Déesse de les attendrir encore.

Ceux qui sont accablez des rigueurs de leur maîtresse, viennent soupirer dans le Temple : ils sentent diminuer leurs tourmens, & entrer dans leur cœur la flateuse esperance.

La Déesse qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le mesure toujours à leurs peines.

La jalousie est une passion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en secret les caprices de sa Maîtresse ; comme on adore les decrets des Dieux, qui deviennent plus justes lorsqu'on ose s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les transports de l'amour & la fureur même : car moins on est maître de son cœur,

plus il est à la Déesse.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur, sont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le Temple: ils adressent de loin leurs vœux à la Déesse, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'est qu'une impuissance de former des desirs.

La Déesse inspire aux filles de la modestie, & les fait estimer au prix que l'imagination toujours prodigue y sçait mettre.

Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une passion sincère, d'un sentiment naïf, d'un aveu tendre.

Le cœur fixe toujours lui-même le moment, auquel il doit se rendre: mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'amour est attentif à la félicité des Gnidiens: il choisit les

traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une Amante affligée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une fleche trempée dans les eaux du Fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amants qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer ; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels, dont il blessa Phedre & Ariane, qui mêlez d'amour & de haine servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'Empire de Jupiter. A

A mesure que le Dieu donne de l'amour, Venus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire, pour faire leur priere à Venus. Elles y expriment des sentimens naïfs, comme le cœur qui les fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles, ma flâme pour Tirsis est éteinte : je ne te demande pas de me rendre mon amour ; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas : Puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude ; les jeux de mes compagnes ne me

plaisent plus : j'aime peut-être.
Ah ! si j'aime quelqu'un, ce ne
peut être que Daphnis.

Dans les jours de fêtes les filles
& les jeunes garçons viennent
reciter des hymnes en l'honneur
de Venus : souvent ils chantent
sa gloire, en chantant leurs a-
MOURS.

Un jeune Gnidien, qui tenoit
par la main sa Maîtresse, chan-
toit ainsi : Amour, lorsque tu vis
Psiché, tu te blessas sans doute
des mêmes traits, dont tu viens
de blesser mon cœur : ton bon-
heur n'étoit pas différent du
mien ; car tu sentojs mes feux,
& moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vû tout ce que je décris.
J'ai été à Gnide ; j'y ai vû The-
mire, & je l'ai aimée : je l'ai vûe
encore, & je l'ai aimée davanta-
ge. Je resterai toute ma vie à

Gnide avec elle ; mais que deviendrois - je , si Venus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces.

Nous irons dans le Temple ; & jamais il n'y sera entré un Amant si fidele : nous irons dans le Palais de Venus ; & je croirai que c'est le Palais de Themire : j'irai dans la Prairie , & je cueillerai des fleurs , que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le Boccage , où tant de routes vont se confondre ; & quand je l'aurai égarée , je lui donnerai un baiser , & ce baiser me rendra si hardi L'amour qui m'inspire me défend de reveler ses mysteres.

Il y a à Gnide un Antre sacré que les Nymphes habitent , où la Déesse rend ses oracles :

la terre ne mugit point sous les pieds ; les cheveux ne se dressent point sur la tête ; il n'y a point de Prêtresse comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : mais Venus elle-même écoute les mortels, sans se jouir de leurs esperances ni de leurs craintes.

Une Coquette de l'Isle de Crete étoit venue à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle fourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, soutenoit son bras sur un troisième, crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel, que d'allarmes ne causa-t-elle point aux vraies Amantes ! Elle se présenta à l'Oracle, aussi fiere que les Déeses : mais soudain nous entendimes une voix,

qui sortit du Sanctuaire : Perfide ; comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes ; mais je te laisserai le cœur comme il est ; tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuyront comme un ombre plaintif, & tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une Courtisane de Noretis vint ensuite, toute brillante des dépouilles de ses amans : Va, dit la Déesse ; tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs ; mais elle ne les donne pas : ton cœur est comme le fer ; & quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs

aux hommes lâches, qui les demandent & qui s'en dégoutent; va leur montrer des charmes, que l'on voit soudain & que l'on perd pour toujours: tu n'es propre qu'à faire mepriser ma puissance.

Quelque tems après vint un homme riche, qui levoit les tributs du Roi de Lydie. Tu me demandes, dit la Déesse, une chose que je ne sçauois faire, quoique je sois la Déesse de l'amour. On achete des beautés, pour les aimer; mais tu ne les aime pas, parce que tu les achettes: tes tresors ne seront point inutiles; ils serviront à te dégouter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se presenta en-

fuite : il avoit vû à Gnide la charmante Camille ; il en étoit éperduement amoureux : il sentoit tout l'excès de son amour ; & il venoit demander à Venus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la Déesse ; tu sçais aimer, j'ay trouvé Camille digne de toi : j'aurois pû la donner au plus grand Roy du monde ; mais les Rois la meritent moins que les Bergers.

Je parus ensuite avec Themire. La Déesse me dit, Il n'y a point dans mon Empire de mortel qui me soit plus soumis que toy ; mais que veux tu que je fasse ? je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Themire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande Déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Themire

ne pense qu'à moy ; qu'elle ne voye que moi ; qu'elle se reveille en songeant à moi ; qu'elle craigne de me perdre , quand je suis present ; qu'elle m'espere dans mon absence ; que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passez sans moi.

Il y a à Gnide des jeux sacrez , qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là les Bergeres sont confondües avec les filles des Rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'Empire. Venus y préside elle-même ; elle decide sans balancer, elle sçait bien qu'elle est la Mortelle heureuse , qu'elle a le plus favorisée.

Helene remporta ce prix plusieurs fois : elle triompha lorsque
Thesée

Thésée l'eut ravie; elle triompha lorsqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam; elle triompha enfin lorsque les Dieux l'eurent renduë à Ménelas après dix ans d'esperance: ainsi ce Prince, au jugement de Venus même, se vit aussi heureux époux, que Thésée & Paris avoient été heureux Amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à grosses boucles sur les épaules. Il en vint dix de Salaminc, qui n'avoient encore vû que treize fois le cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Isle de Lesbos; & elles se disoient l'une à l'autre, je me sens toute émue; il n'y a rien de si charmant que vous: si Venus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautez de l'univers. C

Il vint cinquante femmes de Milet : rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits; tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps: & les Dieux, qui les formerent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections, que des graces.

Il vint cent femmes de l'Isle de Chypre. Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le Temple de Venus, nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même; nous ne rougissons point de nos charmes: nos manieres, quelquefois hardies, & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe

Lacédemone : leur robe étoit ouverte par les côtez depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeste ; & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur, que par amour pour la Patrie.

Mer fameuse par tant de naufrages, vous sçavez conserver des dépôts précieux ! Vous vous calmatez, lorsque le navire Argo porta la Toison d'or sur votre plaine liquide ; & lorsque cinquante beautez sont parties de Colchos, & se sont confiées à vous, vous vous êtes courbée sous elles.

Je vis aussi Oriane semblable aux Déeses : toutes les beautez de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient présen-

té à Venus une offrande de deux cens talens. Candaule étoit venu lui-même , plus distingué par son amour que par la pourpre Royale : il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane ; ses yeux erroient sur son beau corps , & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas ! disoit-il , je suis heureux ; mais c'est une chose qui n'est sçûë que de Venus & de moi ; mon bonheur seroit plus grand , s'il donnoit de l'envie ! Belle Reine , quittez ces vains ornemens ; faites tomber cette toile importune , montrez-vous à l'univers ; laissez le prix de la beauté , & demandez des Autels.

Auprès de -là étoient vingt Babyloniennes : elles avoient des robes de pourpre brodées d'or ; elles croyoient que leur luxe aug-

mentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquérir.

Plus loin je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs : leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient : Les Loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis : mais votre beauté a sur nous un empire plus fort, que celui des Loix ; nous vous obéissons avec le même plaisir, que l'on obéit aux Dieux ; nous sommes les plus heureux esclaves de l'univers. Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerrez à Gnide, qu'aux hommages que vous pour-

vez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rap- portez:

Il vint des femmes de cette ville puissante, qui envoie ses vaisseaux au bout de l'Univers; les ornemens fatiguoient leur tête superbe; toutes les parties du monde sembloient avoir contribué à leur parure.

Dix Beutez vinrent des lieux où commence le jour; elles étoient filles de l'Aurore, & pour la voir elles se levoient tous les jours avant elle. Elles se plaignoient du Soleil, qui faisoit disparaître leur mere; elles se plaignoient de leur mere, qui ne se monroit à elles que com-

me au reste des Mortels.

Je vis sous une tente une Reine d'un Peuple des Indes : elle étoit entourée de ses filles, qui déjà faisoient esperer les charmes de leur mere : des Eunuques la servoient, & leurs yeux tomboient par terre : car depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémitez de la terre, disputerent aussi le prix. Il n'y a point de pays dans l'univers, où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus grands hommages, qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite : belles sans ornement, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit

sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de Zephire. Leur robe n'avoit d'autre mérite, que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautez, on ne vit point la jeune Camille : elle avoit dit, Je ne veux point disputer le prix de la beauté, il me suffit que mon cher Aristhée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célèbres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix : car les Déeses ne se comparent point aux mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Venus : je la vis auprès de Venus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les peuples étoient se-

parez des peuples ; les yeux erroient de pays en pays, depuis le Couchant jusqu'à l'Aurore : il sembloit que Gnide fût tout l'Univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations, comme la nature l'a partagée entre les Déeses. Là on voyoit la beauté fiere de Pallas ; ici la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thetis, le charme des Graces, & quelquefois le sourire de Venus.

Il sembloit que chaque peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa prudence, & que toutes ces femmes voulussent se joüer des yeux ; car les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules ; les autres montroient les épaules, &

couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied , vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougissoit de ce qu'ici on appelloit bienveillance.

Les Dieux sont si charmez de Themire , qu'ils ne la regardent jamais sans sourire de leur ouvrage. De toutes les Déeses il n'y a que Venus qui la voye avec plaisir , & que les Dieux ne rail-
lent point d'un peu de jalousie.

Comme on remarque une rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe , on distingua Themire de tant de Belles : elles n'eurent pas le tems d'être ses Riva-
les ; elles furent vaincuës avant de la craindre. Dès qu'elle parut , Venus ne regarda qu'elle. Elle appella les graces : Allez la couronner , leur dit-elle ; de toutes les Beautez que je vois , c'est

la seule qui vous ressemble.

Pendant que Themire étoit occupée avec ses Compagnes au culte de la Déesse, j'entrai dans un bois solitaire ; j'y trouvai le tendre Aristhée : nous nous étions vûs le jour que nous allâmes consulter l'Oracle, c'en fut assez pour nous engager à nous entretenir ; car Venus met dans le cœur, en la présence d'un habitant de Gnide, le charme secret que trouvent deux amis, lors qu'après une longue absence ils sentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquietudes.

Ravis l'un de l'autre, nous sentîmes que notre cœur se donnoit : il sembloit que la tendre amitié étoit descenduë du ciel, pour se replacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille chose de notre vie : voici

à peu près ce que je lui dis.

Je suis né à Cibaris, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Venus. On ne met point dans cette Ville de difference entre les voluptez & les besoins; on bannit tous les Arts qui pourroient troubler un sommeil tranquille; on donne des prix au dépens du public à ceux qui peuvent découvrir des voluptez nouvelles; les Citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la memoire des Magistrats qui les ont gouvernez.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle; & les faveurs des Dieux sur Cibaris ne servent qu'à encourager le luxe, & à flater la mollesse.

Les hommes sont si effeminez,

leur parure est si semblable à celle des femmes, ils composent si bien leur teint, ils se frisent avec tant d'art, ils employent tant de tems à se corriger à leur miroir, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans toute la Ville.

Les femmes se livrent, au lieu de se rendre; chaque jour voit finir les desirs & les esperances de chaque jour; on ne sçait ce que c'est que d'aimer & d'être aimé, on n'est occupé que de ce qu'on appelle si faussement joüir.

Les faveurs n'y ont que leur realité propre; & toutes ces circonstances qui les accompagnent si bien, tous ces riens qui font d'un si grand prix, ces engagements qui paroissent toujours plus grands, ces petites choses qui valent tant, tout ce,

qui prépare un heureux moment , tant de conquêtes au lieu d'une , tant de jouïssances avant la dernière ; tout cela est inconnu à Cibaris.

Encore si elles avoient la moindre modestie , cette foible image de la vertu pourroit plaire ; mais non , les yeux sont accoutumés à tout voir , & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaisirs donne aux Cibarites plus de délicatesse , ils ne peuvent plus distinguer un sentiment d'avec un sentiment.

Ils passent leur vie dans une joye purement extérieure : ils quittent un plaisir qui leur déplaît , pour un plaisir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent est un nouveau sujet de dégoût.

Leur ame, incapable de sentir les plaisirs, semble n'avoir de délicatesse que pour les peines : un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une rose qui s'étoit repliée dans son lit.

La molesse a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne sçauroient remüer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine se soutenir sur leurs pieds ; les voitures les plus douces les font évanouir ; lorsqu'ils sont dans les festins, l'estomach leur manque à tous les instans.

Ils passent leur vie sur des sieges renversez, sur lesquels ils sont obligez de se reposer tout le jour, sans s'être fatiguez ; ils sont brisez quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs

Concitoyens, lâches devant les Etrangers, ils sont des Esclaves tous prêts pour le premier maître.

Dès que je sçus penser, j'eus du dégoût pour la malheureuse Cibaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les Dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long tems cet air empoisonné; tous ces Esclaves de la molesse sont faits pour vivre dans leur patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la dernière fois au Temple; & m'approchant des Autels, où mon Pere avoit tant de fois sacrifié: Grande Déesse, dis-je, à haute voix, j'abandonne ton Temple, & non pas ton culte; en quelque lieu de la terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens, mais il sera plus
pu

pur que celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette Isle est toute pleine des monumens de la fureur de l'amour. On y voit le Taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé; le Labyrinthe dont l'amour seul sçut éluder l'artifice; le tombeau de Phedre, qui étonna le Soleil comme avoit fait sa mere; & le Temple d'Ariane, qui désolée dans les deserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentait pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le Palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux, que celui des autres Capitaines Grecs: car ceux qui échaperent aux dangers d'un élément colere, trouverent leur

maison plus funeste encore. Venus irritée leur fit embrasser des épouses perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chere.

Je quittai cette Isle, si odieuse à une Déesse qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai, & la tempête me jeta à Lesbos. C'est encore une Isle peu chere de Venus: elle a ôté la pudeur du visage des femmes, la foiblesse de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Venus, laisse brûler les femmes de Lesbos d'un feu legitime; épargne à la nature humaine tant d'horreur! Mytilene est la Capitale de Lesbos; c'est la patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muses, cette fille infortunée brûle d'un

feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuse à elle-même, trouvant ses ennuis dans ses charmes, elle hait son sexe & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flamme si vaine peut-elle être si cruelle ! Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te jouës, que quand tu t'irrites !

Enfin je quittai Lesbos, & le sort me fit trouver une Isle plus prophane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Venus n'y a point de Temple ; jamais les Lemniens ne lui adressèrent de vœux : Nous rejettons, disent-ils, un culte qui amolit les cœurs. La Déesse les en a souvent punis ; mais sans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à mesure qu'ils sont plus affligés.

Je me remis en mer, cherchant toujours quelque terre chérie des

Dieux ; les vents me portèrent à Delos. Je restai quelques mois dans cette Isle sacrée : mais soit que les Dieux nous préviennent quelquefois sur ce qui nous arrive, soit que notre ame retienne de la Divinité, dont elle est émanée, quelque foible connoissance de l'avenir ; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient sous un autre climat.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquile, où l'ame plus à elle-même semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie ; il m'apparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une mortelle, ou une Déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Venus, mais elle étoit ravissante comme elle : tous ses

traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique : ses cheveux tomboient négligemment sur ses épaules, mais cette négligence étoit heureuse : sa taille étoit charmante, elle avoit cet air que la nature donne seule, & dont elle cache le secret aux Peintres mêmes. Elle vit mon étonnement, elle en sourit. Dieux, quel fouris ! Je suis, me dit-elle d'une voix qui pénétrait le cœur, la seconde des Graces : Venus qui m'envoie veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans son Temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la suivirent, mon songe s'envola avec elle, & il ne me resta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vûe.

Je quittai donc l'Isle de Delos; j'arrivai à Gnide, & je puis dire que d'abord je respirai l'amour: je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis: je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque Beauté divine. J'avançai, & je vis de loin des jeunes filles qui jouïoient dans la prairie; je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis, disois-je, j'ai sans aimer tous les égaremens de l'amour: mon cœur vole déjà vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai, je vis la charmante Themire: sans doute que nous étions faits l'un pour l'autre; je ne regardai qu'elle, & je crois que je serois mort de douleur, si elle

n'avoit tourné sur moi quelques regards. Grande Venus, m'écriai-je; puisque vous devez me rendre heureux, faites que ce soit avec cette Bergere: je renonce à toutes les autres beautez, elle seule peut remplir vos promesses & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Aristhée mes tendres amours; ils lui firent soupirer les siens; je soulageai son cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien, car je suis inspiré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce recit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-simples: mes aventures ne font que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines; & comme mon amour

pour Camille fait le bonheur, il fait aussi toute l'histoire de sa vie.

Camille est fille d'un des principaux habitans de Gnide ; elle est belle, mais elle a des graces plus belles que la beauté même : elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des souhaits, demandent aux Dieux les graces de Camille ; les hommes qui la voyent, veulent la voir toujours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante ; un air noble, mais modeste ; des yeux vifs & tous prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes invinciblement assortis pour la tyrannie des cœurs.

Camille ne cherche point à se parer ; mais elle est mieux parée

rée que les autres femmes.

Elle a un esprit, que la nature refuse presque toujours aux belles. Elle se prête également au sérieux & à l'enjouement : si vous voulez, elle pensera sensément ; si vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'esprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque chose de si naïf, qu'il semble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la simplicité ; vous trouvez toujours une Bergere naïve : des graces si legeres, si fines, si delicates, se font remarquer, mais se font encore mieux sentir.

Avec tout cela Camille m'aime : elle est ravie quand elle me voit, elle est fâchée quand je

la quitte ; & comme si je pouvois vivre sans elle , elle me fait promettre de revenir. Je lui dis toujours que je l'aime , elle me croit : je lui dis que je l'adore , elle le sçait ; mais elle est ravie comme si elle ne le sçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie , elle me dit que je fais le bonheur de la sienne : enfin elle m'aime tant , qu'elle me feroit presque croire que je suis digne de son amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille , sans oser lui dire que je l'aimois , & sans oser presque me le dire à moi-même ; plus je la trouvois aimable , moins j'espérois d'être celui qui la rendroit sensible. Camille tes charmes me touchoient , mais ils me disoient que je ne te meritois pas.

Je cherchois par tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je suis heureux , je n'ai pû y reussir ; cette image y est restée , & elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde , & je cherche la solitude ; j'avois des vûes d'ambition , & je ne desire plus que ta presence ; je voulois errer sous des climats reculez , & mon cœur n'est plus citoyen que des lieux où tu respirez : tout ce qui n'est point toy s'est évanouï de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé de sa tendresse , elle a encore quelque chose à me dire ; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je suis si charmé de l'entendre , que je feins quelquefois de ne la pas croire ,

pour qu'elle touche encore mon cœur ; bientôt regne entre nous ce doux silence , qui est le plus tendre langage des amans.

Quand j'ai été absent de Camille , je veux lui rendre compte de ce que j'ai pû voir ou entendre : De quoi m'entretiens tu , me dit elle , parle-moi de nos amours , ou si tu n'as rien pensé , si tu n'as rien à me dire , cruel , laisse moi parler.

Quelquefois elle me dit en m'embrassant , Tu es triste ; Il est vrai , lui dis-je , mais la tristesse des amans est délicieuse ; je sens couler mes larmes , & je ne sçai pourquoi , car tu m'aimes ; je n'ai point de sujet de me plaindre , & je me plains ; ne me retire point de la langueur où je suis , laisse-moi

soupirer en même-tems mes peines & mes plaisirs.

Dans les transports de l'amour mon ame est trop agitée : elle est entraînée vers son bonheur sans en jouir ; au lieu qu'à present je goute ma tristesse même : n'essuye point mes larmes ; qu'importe que je pleure, puisque je suis heureux.

Quelquefois Camille me dit : Aime moi. Oui je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Helas, lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois ; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends louer Camille par tous ceux qui la connoissent : je suis flaté de ces louanges, comme si elles m'étoient personnelles ; & je sens en ce mo-

ment que j'ai de l'amour propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles; mais j'aimeirois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitez à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitez, quand tout à coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prends garde Camille aux impostures des amans; ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare: elle approche,

& mon cœur s'agite : j'arrive auprès d'elle, & il me semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuse, & dans un instant elle m'en accorde une autre ; ce n'est point un artifice ; combatuë par sa pudeur & son amour, elle voudroit me tout refuser, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit, Ne vous suffit-il pas que je vous aime ; que pouvez vous desirer après mon cœur ? Je desire, lui dis-je, que tu fasses pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand amour justifie.

Camille si je cesse un jour de t'aimer, puisse la Parque

se tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes jours ! puisse-t-elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant !

Aristhée soupira, & se tut, & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

V I.
CHANT.

Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes ; & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie : nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux ; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque Mortel. Oh Dieux ! qui auroit pensé que ce lieu

eût été si funeste ! A peine y eûs-je mis le pied , que tout mon corps fremit , mes cheveux se dressèrent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour ; à mesure que mon cœur s'agitoit , il cherchoit à s'agiter encore. Ami , m'écriai-je , entrons plus avant , dussions-nous voir augmenter nos peines ! J'avance dans ce lieu , où jamais le Soleil n'entra , & que les vents n'agitèrent jamais : j'y vis la Jaloufie ; son aspect étoit plus sombre que terrible ; la pâleur , la tristesse , le silence l'entouroient , & les ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous ; elle nous mit la main sur le cœur ; elle nous frappa sur la tête ; & nous ne vîmes , nous n'imaginâmes plus que des monstres.

Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux mortels; allez trouver une Déesse plus puissante que moi. Nous vîmes une affreuse Divinité à la lueur des langues enflammées des serpens qui siffoient sur sa tête: c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ses serpens, & le jetta sur moi: je voulus le prendre; déjà sans que je l'eusse senti, il s'étoit glissé dans mon cœur. Je restai un moment comme stupide; mais dès que le poison se fut repandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers: mon ame fut embrasée, & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine; j'étois si agité qu'il me sembloit que je tournois sous le foïet des furies. Enfin je m'abandonnai, nous fîmes cent fois le tour de

cet antre épouvantable : nous allions de la jalousie à la fureur , & de la fureur à la jalousie : nous crions , Themire ; nous crions , Camille : si Themire ou Camille étoient venues , nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumière du jour ; elle nous parut importune , & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de lassitude , & ce repos même nous parut insupportable ; nos yeux nous refuserent des larmes , & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille ; le sommeil commençoit à verser sur moi ses doux pavots. Oh Dieux ce sommeil même devint cruel

J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres : je me reveillois à chaque instant sur une infidélité de Themire ; je la voyois . . . non , je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille , je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc , dis-je en me levant , que je fuye également les tenebres & la lumiere. Themire , la cruelle Themire m'agite comme les furies. Qui l'eût cru , que mon bonheur feroit de l'oublier pour jamais !

Un accès de fureur me reprit : Ami , m'écriai-je , leve toi ; allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie ; poursuivons ces Bergers , dont

les amours sont si paisibles. Mais non, je vois de loin un Temple, c'est peut être celui de l'Amour; allons le détruire, allons briser sa statuë, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courûmes, & il sembloit que l'ardeur de commettre un crime, nous donnât des forces nouvelles: nous traversâmes les bois, les prez, les guerets; nous ne fûmes pas arrêtés un instant: une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes, nous entrâmes dans le Temple: il étoit consacré à Bacchus. Que la puissance des Dieux est grande, notre fureur fut aussi-tot calmée! Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec surprise le desordre où nous étions.

Grand Dieu, m'écriai-je, je te rends moins graces, d'avoir

appaîsé ma fureur , que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la Pretresse : Nous sommes aimez du Dieu que vous servez ; il vient de calmer les transports dont nous étions agitez ; à peine sommes nous entrez dans ce lieu , que nous avons senti sa faveur présente : nous voulons lui faire un sacrifice , daignez l'offrir pour nous , divine Pretresse. J'allai chercher une victime , & je l'apportai à ses pieds.

Pendant que la Pretresse se preparoit à donner le coup mortel , Aristhée prononça ces paroles : Divin Bacchus , tu aimes à voir la joye sur le visage des hommes , nos plaisirs sont un culte pour toi , & tu ne veux être adoré que par les mortels les plus heureux !

Quelquefois tu égares doucement notre raison ; mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée , il n'y a que toi qui puisse nous la rendre.

La noire jalousie tient l'amour sous son esclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend sur nos cœurs , & tu la fais rentrer dans sa demeure affreuse.

Après que le sacrifice fut fait , tout le peuple s'assembla autour de nous ; & je racontai à la Pretresse comment nous avions été tourmentez dans la demeure de la Jalousie ; & tout à coup nous entendîmes un grand bruit , & un mélange confus de voix & d'instrumens de musique. Nous sortîmes du Temple ; & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes , qui

frappoient la terre de leurs Thyrses , criant à haute voix Ehuoe. Le vieux Silene suivoit monté sur son âne : sa tête sembloit chercher la terre ; & sitôt qu'on abandonnoit son corps , il se balançoit comme par mesure : la troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flute , & les Satyres entouroient leur Roy. La joye regnoit avec le desordre ; une folie aimable mêloit ensemble les jeux , les railleries , les danses , les chansons : le vin menoit à la gayeté , la gayeté ramenoit au vin. Enfin je vis Bacchus : il étoit sur son Char traîné par des tigres , tel que le Gange le vit au bout de l'univers , portant par-tout la joye & la victoire.

A ses côtez étoit la belle
Ariane.

Ariane. Princcesse, vous vous plaigniez encore de l'infidelité de Thesée ! lorsque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le ciel, il essuya vos larmes ; si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une mortelle. Il vous dit, Aimez moi ; Thesée fuit, ne vous souvenez plus de son amour, oubliez jusqu'à sa perfidie, je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char ; je vis descendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t-elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours ; faisons jouir ce doux climat d'une joye éternelle : c'est auprès de ces lieux

que la Reine des cœurs a posé son empire ; que le Dieu de la joye regne auprès d'elle , & augmente le bonheur de ces peuples déjà si fortunés.

Pour moi , grand Dieu , je sens déjà que je t'aime davantage ; qui l'eût dit , que tu pourrois quelque jour me paroître encore plus aimable ? Il n'y a que les immortels qui puissent aimer à l'excès , & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espèrent , & qui sont plus bornés quand ils desirent , que quand ils jouissent.

Tu seras icy mes éternelles amours. Dans le ciel on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la terre & dans les lieux champêtres , que l'on sçait aimer ; & pendant que cette

troupe se livrera à une joye insensée , ma joye , mes soupirs , & mes larmes mêmes , te rediront sans cesse mes amours.

Le Dieu sourit à Ariane , il la mena dans le sanctuaire. La joye s'empara de nos cœurs , nous sentîmes une émotion divine ; saisis des égaremens de Silene , & des transports des Bacchantes , nous prîmes un Thyrsé , & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

Nous quittâmes les lieux ^{VII.} consacrez à Bacchus ; mais bien-tôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agitez : mais la sombre tristesse avoit saisi nôtre ame ; & nous étions devorez de soupçons & d'inquietudes.

Il nous sembloit que les cruelles Déeses ne nous avoient agitez, que pour nous faire pressentir des malheurs, auxquels nous étions destinez.

Quelquefois nous regretions le Temple de Bacchus: bien tôt nous étions entraînez vers celui de Gnide; nous voulions voir Themire & Camille, ces objets puissans de notre amour & de notre jalousie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs, que l'on a coutume de sentir, lorsque sur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame est déjà ravie, & semble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle se promet.

Peut-être, dit Aristhée, que je trouverai le Berger Licas avec Camille; que sçai-je, s'il ne lui parle pas dans ce moment: O

Dieux, l'Infidelle prend plaisir à l'entendre !

On disoit l'autre jour, repris-je, que Tirsis, qui a tant aimé Themire, devoit arriver à Gnide : il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur, que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas, chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre louer.

Je me souviens que Tirsis porta à ma Themire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis, elle les a mis sur son sein ! C'est un present de Tirsis, disoit-elle. Ah ! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds !

Il n'y a pas long - tems que j'allois avec Camille faire à Venus un sacrifice de deux Tourterelles ; elles m'échapperent

& s'envolèrent dans les airs.

J'avois écrit sur des arbres mon nom avec celui de Themire; j'avois écrit mes amours, je les lisois & relisois sans cesse; un matin je les trouvai effacées.

Camille, ne désespere point un malheureux qui t'aime; l'amour qu'on irrite, peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Themire, je le poursuivrai jusques dans le Temple; & je le punirai, fût-il aux pieds de Venus.

Cependant nous arrivâmes près de l'Antre sacré, où la Déesse rend ses Oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée; ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponse.

Nous entrâmes dans la foule,

je perdis l'heureux Aristhée; déjà il avoit embrassé sa Camille, & moi je cherchois encore ma Themire.

Je la trouvai enfin : je sentis ma jalousie redoubler à sa vuë, je sentis renaître mes premières fureurs ; mais elle me regarda, & je devins tranquille : c'est ainsi que les Dieux renvoyent les furies, lorsqu'elles sortent des enfers.

O Dieux, me dit-elle, que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le Soleil a parcouru sa carrière, je craignois de t'avoir perdu pour jamais; cette parole me fait trembler. J'ai été consulter l'Oracle, je n'ai point demandé si tu m'aimois ; hélas je ne voulois que sçavoir si tu vivois encore : Venus vient de me repondre, que tu m'aimes toujours.

Excuse , lui dis-je , un infortuné , qui t'auroit haïe , si son ame en étoit capable. Les Dieux dans les mains desquels je suis , peuvent me faire perdre la raison ; ces Dieux , Themire , ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalousie m'a agité , comme dans le Tartare on tourmente les ombres criminelles : j'en tire cet avantage , que je sens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi , après l'affreuse situation où m'a mise la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi , viens dans ce bois solitaire : il faut qu'à force d'aimer j'expie les crimes que j'ai faits ; c'est un grand crime Themire , de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elizée , que
les

les Dieux ont faits exprés pour la tranquillité des ombres qu'ils cherissent ; jamais , les forests de Dodone , qui parlent aux humains de leur felicité future , ni les jardins des Hesperides , dont les arbres se courbent sous le poids de l'or qui compose leurs fruits , ne furent plus charmants que ce bocage enchanté par la presence de Themire.

Je me souviens qu'un Satyre, qui suivoit une Nimphe qui fuyoit route eplorée , nous vit , & s'arrêta. Heureux amans, s'écria-t'il , vos yeux sçavent s'entendre & se repondre ; vos soupirs sont payez par des soupirs : mais moi , je passe ma vie sur les traces d'une Bergere farouche ; malheureux pendant que je la poursuis , plus malheureux encore lors que je l'ai atteinte.

Une jeune Nimphe, seule dans ces bois, nous apperçut & soupira : Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine : il avoit suivi Diane, qu'un Daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui : il accordoit sa lyre ; elle attire les rochers, les arbres la suivent, les lions restent immobiles : mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appelez en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvais l'amour ? Je le trouvai sur les

lèvres de Thémire ; je le trou-
vai ensuite sur son sein ; il s'étoit
fauvé à ses pieds , je l'y trouvai
encore ; il se cacha sous ses ge-
noux , je le suivis ; & je l'aurois
toujours suivi , si Thémire toute
en pleurs , Thémire irritée ne
m'eût arrêté : il étoit à sa der-
nière retraite , elle est si char-
mante qu'il ne sçauroit la quit-
ter. C'est ainsi qu'une tendre
Fauvette , que la crainte & l'a-
mour retiennent sur ses petits ,
reste immobile sous la main
avide qui s'approche , & ne peut
consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis !
Thémire écouta mes plaintes ,
& elle n'en fut point attendrie :
elle entendit mes prieres , elle
devint plus sévère : enfan je fus
temeraire ; elle s'indigna , je
tremblai ; elle me parut fâchée ,

je pleurai ; elle me rebuta , je tombai , & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs , si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur , & n'y eût rapellé la vie.

Non dit elle , je ne suis pas si cruelle que toi ; car je n'ai jamais voulu te faire mourir , & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourants , si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa ; je reçus ma grace , hélas sans espérance de devenir coupable.





COMME LA PIECE
*suiivante m'a paru être du même
 Auteur, j'ai cru devoir la
 traduire, & la mettre icy.*

UN jour que j'errois dans
 les Bois d'Idalie avec la
 jeune Cephise, je trouvai l'A-
 mour, qui dormoit couché
 sur les Fleurs, & couvert par
 quelques branches de mirthe,
 qui cedoient doucement aux
 haleines des Zephirs. Les Jeux
 & les Ris, qui le suivent tou-
 jours, étoient allez folâtrer loin
 de lui; il étoit seul. J'avois l'A-
 mour en mon pouvoir; son
 arc & son carquois étoient à
 ses côtez; & si j'avois voulu, j'au-
 rois volé les armes de l'Amour.

Cephise prit l'arc du plus grand des Dieux : elle y mit un trait, sans que je m'en apperçusse ; & le lança contre moi. Je lui dis en fouriant, Prends-en un second ; fais-moi une autre blessure, celle-ci est trop douce. Elle voulut ajuster un autre trait ; il lui tomba sur le pied, & elle cria doucement : c'étoit le trait le plus pesant qui fût dans le carquois de l'Amour ! Elle le reprit, le fit voler ; il me frappa, je me baissai : Ah Cephise tu veux donc me faire mourir. Elle s'aprocha de l'Amour ; Il dort profondement, dit elle, il s'est fatigué à lancer ses traits ; il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah je n'y puis consentir ; car il nous a toujours favorisez. Je vais donc, dit elle, prendre ses armes, & lui tirer

une fleche de toute ma force. Mais il se reveillera, lui dis-je. Eh bien qu'il se reveille; que pourra-t'il faire que nous blesser davantage? Non, non, laissons-le dormir; nous resterons auprès de lui, & nous en ferons plus enflammez.

Cephise prit alors des feuilles de Mirthe & de Roses; Je veux, dit elle, en couvrir l'Amour; les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les jeta sur lui; & elle rioit de voir le petit Dieu presque enseveli. Mais à quoi m'amusai-je dit elle; il faut lui couper les aïles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages; car le petit Dieu va de cœur en cœur, & porte par tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit, & tenant d'une main le

bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête Cephise. Elle ne m'entendit pas: elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut reveillé, il voulut voler, & il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas: il vit sur les fleurs le bout de ses aîles; il se mit à pleurer. Jupiter, qui l'apperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya un nuage, qui le porta dans le palais de Gnide, & le posa sur le sein de Venus. Ma mere, dit il, je battois de mes aîles sur vôtre sein, & on me les a coupées: hé que vais-je devenir! Mon fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point; restez sur mon sein, ne bougez pas, la chaleur va les faire renaitre: ne voyez-vous pas qu'elles sont plus

grandes? Embrassez - moi : elles croissent ; vous les aurez bientôt comme vous les aviez : j'en vois déjà le sommet qui se dore : dans un moment. . . . C'est assez, volez , volez mon fils. Ouy , dit il , je vais me hasarder. Il s'en-vola ; il se reposa auprès de Venus , & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'effort ; il alla se reposer un peu plus loin , & revint encore sur le sein de Venus : il l'embrassa , elle lui sourrit : il l'embrassa encore ; & baidina avec elle : & enfin il s'eleva dans les airs , d'où il regne sur toute la nature.

L'amour , pour se vanger de Cephise , l'a rendue la plus volage de toutes les belles : il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flâme. Elle m'a aimé ,

82 *Le Temple de Gnide.*

elle a aimé Daphnis, & elle aime aujourd'hui Cleon. Cruel amour ! c'est moi que vous punissiez : je veux bien porter la peine de son crime ; mais n'aurez-vous point d'autres tourmens à me faire souffrir.

F I N.

E R R A T A.

Page 6 lig. 21 lisez qu'on.

page 21 lig. 10 lisez, une ombre plaintive.

page 22 lig. 14 lisez, tu achères.

page 64 lig. 2 lisez, Evohé.

A P P R O B A T I O N .

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le Manuscrit qui a pour titre, *Le Temple de Gnide*. A Paris le 29 Janvier 1725.

Signé, B L A N C H A R D .

P I V I L E G E D U R O I .

L O U I S par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bailifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; S A L U T. Notre bien amé N I C O L A S S I M A R T, Libraire à Paris, Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait représenter qu'il lui avoit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre *Le Temple de Gnide*, qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder Nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractère, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout Notre Royaume pendant le tems de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de Notre obéissance; Comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque pretexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des

Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans Notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleureau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans Notre Bibliothèque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, & un dans celle de Notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleureau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; car tel est notre plaisir. Donné à Paris ce huitième jour du mois de Fevrier l'an de grace mil sept cens vingt-cinq, & de Notre Regne le dixième. Par le Roi en son Conseil, DE SAINT HILAIRE.

Registre sur le Registre VI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numero 164 fol. 139 conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 12 Fevrier 1725. Signé, BRUNET, Syndic.





а к

